Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La poésie

Jean Rousselot

Volume 9, numéro 2 (50), mars 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29633ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Rousselot, J. (1967). La poésie. *Liberté*, 9(2), 78–81.

Michel Deguy

et la condition poétique

Michel Deguy est certainement l'un des meilleurs nouveaux poètes français et sans doute celui qui a le plus réfléchi sur la nature, la fonction de la poésie et ce qui fait si grand son inconfort parmi les structures mentales et sociales de l'humanité. On savait la profondeur et l'acuité de sa réflexion depuis les notes dont il avait accompagné son troisième recueil, *Biefs*. On en prendra tout à fait conscience — et qu'il y a là quelque chose d'aussi important, peut-être, pour l'évolution de la poésie, que les écrits théoriques de Mallarmé — en lisant son nouveau livre, *Actes*, paru chez Gallimard, volumineux essai — ou plutôt suite d'essais à la fois analytiques, démonstratifs et lyriques, coupés au demeurant d'« exercices » qui sont bel et bien des poèmes. Livre où, de la façon la plus ardente et la plus lucide, la plus savante aussi, jusqu'à tomber ça et là dans un jargon philosophique quelque peu indigeste (mais reprocherait-on à un physicien atomiste d'être clair comme de l'eau de roche quand il nous décrit ses recherches), un vrai poète s'interroge sur une condition poétique qu'il précise en disant qu'elle « se laisse entrevoir à ces moments de l'épreuve de la terreur de dire ».

Inconfortable, la condition poétique l'a toujours été. Et pareillement, bien sûr, celle des poètes. Platon les chassait de la République parce qu'ils y jetaient le trouble par leurs chants. Le Moyen-Age en voulut faire des orants, des croisés ou des conteurs; la Renaissance, des humanistes mélodieux; le Grand siècle des grammairiens, des architectes ou des jardiniers à la française. Le romantisme exigea qu'ils marchassent devant les peuples comme des porteurs de torche et mourussent jeunes à la guerre ou de phtisie. Nul, au temps du symbolisme, ne prit en pitié les migraines de Mallarmé, obsédé par le choix d'un vocable ou d'un élément de « diction » — et peut-être eût-ce été un silence — capable de donner un sens à nos tribulations humaines. Un peu plus tard, alors que le pauvre Samain se remettait mal d'une anémie cérébrale contractée à la lecture de l'*Eurêka* d'Edgar Poe, ce fut à

un poète encore plus asservi que lui à la raison raisonnante, Sully Prudhomme le bien nommé, que l'on donna le prix Nobel.

Aujourd'hui, la psyché collective n'est pas plus favorable qu'hier à la poésie et celle-ci en est toujours à chercher comment prouver qu'elle n'est ni la « perle de la pensée » — Vigny dixit — ni une prose en robe du soir, ni quelque façon harmonieuse de rédiger les chroniques guerrières, politiques ou sentimentales de son temps. Au fait, qu'est-elle ? Les poètes eux-mêmes n'en savent rien ou, plutôt, ne savent pas le dire. Peut-être, comme l'a écrit Deguy, « le contraire de l'espéranto » ? Ou encore, c'est toujours Deguy qui parle : « configuration secrète de notre existence, de son rythme complexe » . . . « court-circuit . . . (qui) ne fait aucune confiance à une autre connaissance que celle dont ses figures sont capables » . . . « pulsation où jaillit un idiome » ?

Le malheur pour elle c'est que nous sommes entrés dans l'âge de l'espéranto, c'est-à-dire d'une connaissance rationnelle et mathématiquement chiffrée, dont les nouveaux moyens techniques d'expression, la télévision par exemple, nous imposent les images comme un « way of life » universel, sans le préalable d'une analyse, d'une sélection, encore moins d'une éducation. En d'autres termes, que la distance soit désormais infranchissable entre le langage de communication, d'explication, de gouvernement ou de divertissement et le langage de la poésie, fondé sur une dialectique d'échos, de parentés et d'analogies que, seule, la sensibilité la plus aiguisée et la moins honteuse d'elle-même est capable de saisir.

Aux termes de ses *Actes*, ou presque, Michel Deguy préconise une reconquête, par la poésie, de « régions abandonnées d'elle : la salle de séjour, celle des fêtes, le champ de foire ou d'inauguration, etc. » Cela, par un engagement « en elle-même », « sans cris ni coups » . . . « poussée poétique, alors, attendue peut-être par notre époque comme une nouvelle logique, qui porterait à la clarté, dans le langage de la poésie, cette poésie qu'est la langue elle-même ».

L'« attendu, peut-être, par notre époque » limite, hélas, l'avenir d'une telle proposition. Je crains fort, quant à moi, que Mallarmé ne se soit abusé quand il disait : « la poésie est un échec, mais un échec qui se perpétue » et qu'il nous faille nous attendre, nous les poètes, à ce que nul, ici-bas, ne commémore plus ce glorieux échec. C'est sans doute inspiré par ce pessimisme que j'ai ouvert, pour une citation, le dernier recueil de Michel Deguy, *Ouï dire*, paru chez Gallimard en même temps que son essai, à la page suivante :

*Quand le vent pille le village
Tordant les cris*

*L'oiseau
S'engouffre dans le soleil
Tout est ruine
Et la ruine
Un contour spirituel*

Jean-Claude Renard

La poésie moderne la plus exigeante — celle qui ne se propose rien de moins que d'édifier un monde en soi, dont elle serait à la fois l'espace, le temps et la liturgie, sinon la divinité, — n'a pas tué la poésie de louange. Il y a encore, et sans doute il y aura toujours des poètes pour s'exclamer, comme le faisait Milosz : « *Que le monde est beau, bien-aimée, que le monde est beau !* » — et pour en rendre grâce au créateur.

A côté des poètes qui voient dans la parole la plus haute faculté créatrice de l'esprit humain, celle qui peut « corriger Dieu », disait déjà Saint-Pol Roux à la fin du siècle dernier, subsistent donc des poètes pour qui la parole, étant d'essence divine, ne peut être qu'un pont jeté entre un créateur et une création qui ne sauraient, ni l'un ni l'autre, être remis en cause.

Est-ce à dire que la poésie d'inspiration religieuse soit, sur le plan esthétique, figée dans des attitudes aussi invariables que son credo ? L'oeuvre d'un Patrice de la Tour du Pin et d'un Pierre Emmanuel, du moins dans leur phase première, celle d'un Jean Grosjean et, enfin, celle d'un Jean-Claude Renard, au très haut point de maturité où nous la voyons parvenue, suffisaient à nous prouver le contraire.

Le pont lancé par Dieu vers l'homme est sans cesse en chantier dans la parole du poète. C'est une fabulation permanente, une invention perpétuelle. Si l'on pouvait reprocher à *Métamorphose du monde* et à *Père, voici que l'homme*, paru en 1955 et qui valut à Jean-Claude Renard le Grand Prix catholique de littérature, de n'être que le commentaire lyrique des Ecritures, ce reproche ne saurait être encouru par *En une seule vigne* et par *Incantation du temps* parus respectivement en 1959 et 1962, encore moins par le tout récent recueil de Renard, *La terre du sacre*, édité par Le Seuil comme les précédents. Le christianisme du poète n'y a certes pas changé de sens. Plutôt de mesure et quasiment de substance. A la fois ésotérique et cosmique, il englobe, mieux qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, les végétaux, les minéraux, les animaux, les joies charnelles même, dans la matière vivante qu'il a pris charge d'illuminer, d'éterniser, de fondre en

Dieu. Les accidents menus de la vie quotidienne du poète, une baignade, un fruit mordu, le plaisir que l'on prend à un mot insolite, à une conjugaison aventureuse, tout peut être prétexte à ce transfert amoureux de la création et de sa constante genèse, dans une surréalité qui, désormais, n'est pas tellement éloignée de celle à laquelle, sans le savoir toujours, aspirent les poètes non croyants.

Prenons un exemple. Ce sera le poème intitulé *La limite des cendres*, qui commence par cette notation réaliste : « *j'ai rapporté du bois* » puis continue ainsi :

*Il y a maintenant comme une ombre éclairée
Dans l'angle de la nuit
Un début de lumière, presque un pont transparent
D'une île à l'autre
Quelque chose de pur qui commence à parler plus bas que la parole
Mais dit peut-être plus . . .*

et se termine sur quelques vers majeurs où chaque mot prend force doctrinale :

*L'arbre même, soudain, dans le néant fertile, dans l'espace du
temps qui ne peut s'accomplir qu'avec l'éternité,
M'est libre et nécessaire
Et son mystère attend que je le sois pour lui
J'allumerai son nom
Dans cette mort ouverte où l'invisible été prend la douceur des
seins.*

JEAN ROUSSELOT